

Cette prédiction de Nietzsche, ajoute M. Octave Uzanne, offre un intéressant sujet de controverse pour les intellectuels épris de divinations, de précisions et d'anticipations. Mais la guerre actuelle ne fera peut-être que de mettre en régression ces idées d'*Europe unie* dont Nietzsche prévoyait la réalisation.

## §

M. René Brancour, à propos d'un anniversaire, nous évoque, dans **le Temps**, la figure romantique de Chopin et publie ses dernières notes sur Paris. Le 16 octobre, jour anniversaire de sa mort, les admirateurs de Chopin se sont réunis au Père-Lachaise devant le tombeau du musicien où le sculpteur Clésinger a posé une statue symbolique, un des chefs-d'œuvre de l'art romantique par l'attitude et l'expression : la statue de la Douleur, qui est, en sculpture, de la même douloureuse inspiration que les *Nuits* de Musset et les *Nocturnes* de Chopin. Mais voici les dernières notes du musicien romantique :

A demi Français d'origine, écrit M. Brancour, puisque son père était Lorrain, Chopin aimait la France au point de s'intéresser aux questions de politique intérieure. Pendant la dernière année de sa vie, au milieu des multiples préoccupations qui emplissaient sa pensée, la France garde une place importante. On en trouve, dans la correspondance du maître avec la fille de George Sand, mariée au sculpteur Clésinger, d'intéressants témoignages, mêlés aux soucis de santé et aux réminiscences musicales.

En mars 1848, il note « que tout le monde est de la garde nationale. Les boutiques ouvertes, pas un acheteur. Les étrangers avec leurs passeports attendent la réparation des chemins de fer abîmés. Les clubs commencent à se former. » La « question sociale » ne le laisse pas indifférent : « Que Louis Blanc soit au Palais de Médicis, comme président de la commission d'organisation du travail (*la vraie grande question du jour*), c'est tout simple. Barbès est le gouverneur de ce même palais du Luxembourg. »

Clésinger travaille à un buste de la Liberté; ce buste « est fini aujourd'hui, et trouvé superbe... On le transporte demain à l'Hôtel de Ville. Marast est maire de Paris, et M. Caussidière, qui est à la tête de la police, fera escorter le buste par la garde nationale. »

Entre temps, Chopin parle incidemment de ses souffrances physiques. Le 22 novembre il se traîne à peine, « plus faible, dit-il, que vous ne m'avez jamais vu. Les médecins d'ici me chassent, je suis enflé de névralgies, ne respirant ni dormant et ne quittant pas ma chambre depuis le 1<sup>er</sup> novembre (excepté le 16 pour jouer une heure le soir au concert Polonais). » L'élan de son cœur lui a donné momentanément des forces factices. Mais l'hiver lui est dur. Il écrit, le 20 janvier 1849 : « J'ai vu M. Simon, grande réputation parmi les homéopathes (*sic*) », d'autres médecins aussi, « mais ils tâtonnent et ne me soulagent pas. Ils sont tous d'accord sur le climat, le calme repos. *Le repos, je l'aurai un jour sans eux.* » Et ce mot répété aiguille de nouveau vers Paris sa pensée : « Le repos de Paris n'a pas été

un moment troublé ces jours-ci, malgré que l'on s'attendait à quelque désordre à cause du projet du ministère sur la suppression des clubs. Hier lundi il y avait des soldats et des canons partout, et cette attitude ferme a beaucoup imposé à ceux qui auraient voulu faire du désordre. Même moi, je vous écris politique au lieu de vous écrire des choses amusantes. Mais je deviens plus stupide que jamais et j'attribue cela au cacao que je prends au lieu de mon café tous les matins. Ne prenez jamais de cacao et empêchez vos amis d'en prendre, surtout si vous êtes en correspondance avec eux. Je souhaite que ma prochaine lettre soit après quelque *sulfate de quelque chose*, bien spirituel, que me donnera à respirer mon monsieur Simon. » Le temps passe. Un fragment d'une lettre datée d'avril fait une mystérieuse allusion à « l'horizon politique qui se voile ». Cependant le pauvre musicien en est à son quatrième médecins : « Ils me prennent 10 francs par visite, viennent quelquefois deux fois par jour pour me soulager fort peu. » Arrive le choléra. En juillet « il diminue, mais Paris devient de plus en plus désert. Il y fait chaud et il y a de la poussière. Il y fait misère et salté (*sic*). On y voit des figures de l'autre monde. Tous des Crémieux. » Ceux qui se rappellent l'authentique laideur du célèbre avocat trouveront le jugement sévère pour les Parisiens de 1849.

Sur cette mélancolique épigramme — datée du 4 juillet — se clôt la correspondance de Chopin avec Solange Clésinger. Quelques semaines plus tard, le 17 octobre, venait pour lui le moment du repos auquel il pensait dans un passage cité plus haut et qu'il obtenait, selon sa prédiction, sans le secours des médecins.

Ces petites notes, qui nous montrent l'intérêt que Chopin prenait aux choses de France, méritaient d'être fixées ici.

§

Voici, de Charles Moulié, une ballade héroïque qui nous vient de Vohrenbach, où le jeune poète, fait prisonnier le 9 mars, après un combat terrible, d'où il a survécu presque seul, est muré dans le silence d'un camp de représailles. Là-bas il écoute encore le bruit terrible de la bataille de Verdun où l'on crut quelque temps qu'il a vait été englouti. **L'Action Française** a publié cette

BALLADE DE QUELQUES HÉROS  
A mes compagnons d'armes  
du 21<sup>e</sup> bataillon de chasseurs à pied.

Sous les obus, tonnerre qui se fond  
En fumée acre et brûlante ferraille,  
Torrent de feu formidable et profond,  
Qu'en vain l'esprit pour le mépriser raille,  
Ils ont senti sur eux s'appesantir  
La volonté d'un implacable tir,  
Ils ont connu l'angoisse qui tenaille  
Et cette attente où s'absorbait chacun  
De la mort qui s'éparpille en grenade,  
Ceux qui sont morts en défendant Verdun.

Dans les trous noirs que les marmites font  
 Au sol ému de l'étrange semaille,  
 Avec le ciel merveilleux pour plafond,  
 Pour horizon la terre et la rocaille,  
 Sous le massacre, et tombant sans gémir,  
 Ils ont tenu la tranchée à tenir,  
 Et, l'un serrant à la main sa médaille,  
 L'autre jurant le dieu le plus commun,  
 Tous ont gardé le devoir à leur taille,  
 Ceux qui sont morts en défendant Verdun.

Affreux fracas ! Le mort, le moribond  
 Font de leurs corps une horrible muraille.  
 L'assaut surgit, par saccade et par bond,  
 Et la grenade héroïque travaille.  
 Claquant, craquant, elle tue à plaisir ;  
 Homme contre homme, ô funèbre désir !  
 Tels des géants debout dans là canaille  
 Où poudre et sang mélangent leur parfum,  
 Ils ont croulé sous le nombre qui braille,  
 Ceux qui sont morts en défendant Verdun.

## ENVOI :

Princes démons, mes frères de bataille,  
 Chasseurs ! priez sur tant d'honneur défunt,  
 Pleurez ces dieux vaincus par la mitraille,  
 Ceux qui sont morts en défendant Verdun.

Ces vers sont beaux par cette brutalité même de l'image qui recrée cet effroi de la mort, et cette tenacité sous le déluge de mitraille que nous ne savons que regarder avec étonnement et admiration.

Charles Moulié, qui avant la guerre avait déjà collaboré au *Divan* et au *Double bouquet*, nous rapportera de cette guerre, dont il aura été un des simples héros, une vision dont cette ballade est déjà un des aspects.

## §

A côté de cette vision d'épouvante, il est curieux de fixer l'atmosphère du Paris actuel, ville singulière peuplée presque exclusivement de femmes. Après une soirée passée au Café-Concert, M<sup>me</sup> Louise Faure-Favier, dans **Paris-Midi**, a écrit ces lignes, très fines et très justes :

Un jour viendra, peut-être, où des philosophes découvriront un sens à ce fait que les femmes auront porté des chapeaux roses pendant la guerre. Peut-être, par la même occasion, dégageront-ils la raison pour laquelle ces mêmes femmes, en ce même temps de guerre, goûtent si fort la gaudriole et le café-concert où elle triomphe. Triomphe complet. La gaudriole s'étale sur tous les programmes, étouffant la romance sentimentale, atteignant

même le couplet patriotique. Nous ne verserons pas un pleur sur la mélodie bêlante et bêtête. Mais je sais des gens qui, sans être trop puritains, s'étonnent du goût actuel des femmes pour la plaisanterie libre, voire libertine, qui est la définition de la gaudriole.

Ne dites pas : « Il faut bien distraire les poilus permissionnaires. » De qui est fait le public, s'il vous plaît ? Des civils, c'est-à-dire des femmes en majorité, là comme partout, — sauf à la guerre, — et de quelques soldats émaillant les salles, avec sobriété. Ne nous leurrons pas. Ce n'est pas pour ces rares combattants que le spectacle est composé. C'est bel et bien pour vous, Mesdames, qui attendez les propos égrillardes et qui n'en avez jamais assez. C'est pour vous qui ne souriez guère et qui riez beaucoup. Rire bref, un peu saccadé, qui fripe votre visage et aussi votre cœur. Mais, trêve de morale.

Nous allâmes donc nous gaudir au café-concert. Vous dirai-je que celui-ci, par la qualité de ses acteurs, la primeur de ses chansons, la finesse de ses sketches est le plus sélect de Paris ? Je vous laisse deviner son nom.

Quant aux chansons, vous les connaîtrez bientôt. Jamais on ne fredonna tant de chansons à tous les carrefours et jusque dans les salons. Les femmes ont le cœur en peine, l'angoisse les étreint et elles chantent, pour ne pas pleurer peut-être, des refrains, pourtant bêtes à pleurer. Refrains de café-concert dont on ne peut dire qu'ils correspondent à notre état d'esprit, car ils sont stupides, parfois jusqu'à l'insanité, dépourvus de toute délicatesse, grossiers lourdement. Le succès cependant est au bout de la chanson libertine pour ne pas dire libidineuse. Comme conséquence, le chanteur « à voix », qui détaillait la romance, a dû changer son genre. Il faisait bâiller. S'il chante encore le printemps et l'amour, c'est à la manière réaliste, et s'il est assez adroit pour accompagner son chant d'une danse excentrique ou de ces merveilleuses « claquettes » importées d'Amérique qui dessinent le rythme, son succès est complet.

Promenons-nous, ma belle,  
Le printemps nous appelle,

qui commence en idylle est une chanson d'une extraordinaire grossièreté, où tout est bafoué, l'amour tout court, et l'amour de la nature par surcroît.

Ah ! c'est fou, c'est fou, c'est fou, c'est fou !  
scandale le refrain. Oh ! oui, c'est fou. Mais c'est ce qui vous plaît, Mesdames !

Un blond frisé vient nous chanter, après quelques ronds de jambes :

Puisque tu me quittes, Henri,  
Donne-moi ta photographie;  
Puisque tu me quittes, André,  
Donne-moi ton portrait !

Le couplet fait revivre les souvenirs de la belle aventure d'amour : la première lettre écrite à la « rombière ». « Je suis seul, ce soir, dans ma chambre, et je pense à vous. » C'est ce qui s'appelle « faire du plat aux poules », déclare André en confidence. Pas d'illusion, pas de sentiment. Oh ! surtout pas de sentiment ! La chanson finit sur un entrechat.

Quant à la passion, elle est traitée avec les mêmes égards. Ecoutez *Amour Folie*. C'est l'histoire d'une jeune Madrilène qui hésite entre un greluchon et un vieux monsieur.

Elle réfléchit vingt-cinq ans et trois semaines,  
Mais le richard lui offrit un bijou  
Qu'elle accepta, se disant, en cas de gêne,  
Je peux toujours le mettre au clou.

On n'a pas peur des mots ni de l'argot. Et l'on ne fait pas de manière. La blague règne et s'étend sur tout. On blague l'amour, la déche et les idées générales. Je vous recommande *Lui non plus*, d'une inspiration tellement profonde qu'elle rejoint le néant :

Elle habitait rue de Provence,  
Il habitait au Chili,  
Ce qui prouve que dans l'existence,  
Ils n'étaient pas réunis.

et le refrain :

Elle ne l'aimait pas,  
Lui non plus.  
Quelle drôle de chose que l'existence.  
Ils auraient pu faire connaissance,  
Mais ils ne s'étaient jamais vu !

Leur vie s'écoula. Ils se marièrent :

Elle épousa son cousin,  
Il épousa la crémière  
D' la ru' d' la Chaussée-d'Antin.

Enfin ils moururent sans être jamais rencontrés.

Elle ne l'aimait pas  
Lui non plus.

La philosophie de cette chanson n'atteint pas toujours le public.

... Les titres des chansons sont extraordinairement prometteurs et presque toujours décevants. *Tu m'eus*, *Son petit tunnel*, *Ça bouchera un trou*, *Comment on perd la boule*, *Quand c'est tout petit*, *C'est une cochonnerie* !

Tout cela n'est pas bien grave, ni bien drôle. Et il ne faudrait pas trop généraliser et crier à la décadence de l'esprit français, à cause de quelques mauvaises chansons.

Tout au plus, conclut avec indulgence M<sup>me</sup> Louise Faure-Favier, peut-il paraître étrange, sinon décevant, que les femmes pour qui sont faites de telles chansons les écoutent avec tant de plaisir. C'est à elles de nous répondre.

R. DE BURY.

#### MUSÉES ET COLLECTIONS

Au Musée du Louvre : une sculpture du Parthénon ; les nouvelles salles de la sculpture moderne. — Les galeries de zoologie au Muséum. — Don de la « Gà d'oro » à l'Etat italien. — Dispersion des collections Pierpont-Morgan. — Au Musée de New-York : la « Madone de Saint-Antoine de Padoue » de Raphaël, la